

Monic Robillard, *le Désir de la vierge. Hérodiade chez Mallarmé.*

Jean Bellemin-Noël

Volume 26, numéro 3, hiver 1994

Roman picaresque et littératures nationales

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501060ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501060ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Le Désir de la vierge. Hérodiade chez Mallarmé.

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bellemin-Noël, J. (1994). Monic Robillard, *le Désir de la vierge. Hérodiade chez Mallarmé*. *Études littéraires*, 26(3), 137–142. <https://doi.org/10.7202/501060ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Robillard, Monic, *le Désir de la vierge. Hérodiade chez Mallarmé*, Genève, Droz, 1993, 224 p.

■ Ce livre n'est pas un essai, mais un quatuor. Son titre s'apprécie en pesant les quatre motifs qui s'y exposent : virginité, Salomé, *Hérodiade* et Mallarmé. Soit, donc : un regard sur la jouissance de la femme entre fille et mère ; un portrait de la princesse érigée en mythe ; une lecture des textes regroupés autour du nom que le poète donnait à cette héroïne ¹ ; une tentative pour centrer sur tout cela la biographie spirituelle de l'artiste. Thèmes inégalement repérés et investis par le lecteur, lignes mélodiques inégalement explorées ou exploitées par l'auteure. Mais l'harmonie singulière qui préside à l'ensemble est à l'honneur de celle qui l'a composé dans un enthousiasme contagieux, avant de le diriger avec rigueur tout en l'interprétant de façon brillante.

Je ne m'arrêterai pas sur ce qui donnera son prix à ce travail aux yeux des spécialistes ou des amoureux de Mallarmé, sur sa fascination visible (au début de sa vie, ch. 1) puis diffuse (*le Démon de l'analogie* et *Igitur* servant de masque, ch. 2), enfin éclatante durant ses deux dernières années d'existence — Gardner Davies a rassemblé ces écrits sous le titre *les Noces d'Hérodiade. Mystère* (ch. 3, seconde moitié du livre). Je passerai sous silence les scrupules, l'inspiration, la finesse, le juste ton d'une relecture nouvelle de ces textes, qui ne craint pas d'en souligner l'audace érotique. J'avouerai mon regret de ne pouvoir m'attarder sur la découverte de cette double confrontation de la jeune fille, avec sa « mère terrible », la Nourrice séductrice, puis avec saint Jean, son double virginal masculin, réduit à une bouche, et capable, sans nul corps au-dessous de son cou sanglant, d'éveiller une féminité qui paraissait à jamais endormie à force d'être refusée. Somptueux panoramique, polychrome, nuancé et troublant, sur une vierge à la lettre « dans tous ses états ».

Cela est fermement écrit et finement pensé. Le reste aussi, à vrai dire, mais des options théoriques fondamentales s'y trouvent mises en cause et c'est là que je crois devoir m'« appesantir » (assumant la lourdeur), sans ignorer que je ne ferai peut-être qu'opposer un système à un autre, une préférence viscérale à une autre. Ce reste, c'est ce qui est avancé, presque placé en cible non sans un brin de provocation, dès le troisième alinéa de l'Avant-propos :

¹ Dès 1862, Mallarmé disait préférer ce « mot sombre, et rouge comme une grenade ouverte » : d'emblée sexe de femme, et proche d'exploser.

On pourra s'étonner de ce que cette analyse, consacrée à un mythe centré autour de la décapitation et utilisant de surcroît une approche souvent psychanalytique, évite quasi systématiquement la problématique même de la castration. Tel est en effet le pari tenté ici : déplacer les enjeux de ce « complexe » vers une polarité féminine qui lui donne des fondements antérieurs — le sein, le lait, le sang, la voix...

Des formules comme celles-là suggèrent que le projet dernier de Monic Robillard, qui semble lui tenir beaucoup à cœur, est de corriger Freud en s'appuyant sur Mallarmé — et non, naïvement, sur Mélanie Klein. Ce projet vise à substituer un organe visible, le sein, à un autre organe visible, le pénis, modèle du phallus, pour y reconnaître le prototype de cet *objet détachable* qui seul permet à une source de plaisir organique de soutenir dans l'inconscient, très exactement dans le fantasme, la différence des sexes. La position classique là-dessus est que le sein nourricier peut, « après coup », s'aligner sur le phallus tenu pour le discriminant fondamental et fondateur². Question de structure autant que de genèse. Voilà ce que Mallarmé aiderait à remettre en place.

Il faut être clair, pour éviter que des lecteurs ou lectrices insuffisamment au courant ne soient conquis par un discours à la fois vigoureux et subtil. Je suis prêt à reconnaître que « Mallarmé a jeté sur la sexualité féminine des lumières que peu de psychanalystes peuvent se targuer d'avoir apportées » (p. 12). Je me demande néanmoins si les considérants sont aussi acceptables. N'insistons pas sur l'affirmation « la vision mallarméenne demeure celle d'un homme, donc bien susceptible d'être l'œuvre du fantasme » (*ibid.*), car l'auteure est femme et aussi peu crédible à son tour si le sexe fausse le regard ; de plus, personne ne va imaginer qu'une conception puisse n'avoir pas sa dimension fantasmatique ; enfin, nous sommes tous plus bisexués que nous n'aimons à le croire. Une telle remarque éveille le soupçon. On craint de déceler ici le réflexe qui conduit à rejeter le phallus par principe — réflexe né (avec le néo-féminisme) d'une assimilation abusive du masculin au « macho » (ou « phallogratique »), comme si le différentiel de la libido était à la source de la domination physique et sociale des hommes sur les femmes. C'est négliger deux choses : *primo*, que c'est la mère, à son insu, qui transmet à son enfant, fille comme garçon, le culte inconscient qu'elle voue au pénis « paternel », c'est-à-dire propre à son père et condition *sine qua non* de sa virtuelle maternité, et *secundo*, que toutes les manifestations d'« emprise » ne se résument pas, tant s'en faut, à l'agressivité violente, voire violeuse, qui caractérise les mâles³. Ce réflexe risque de conduire à deux gauchissements inquiétants.

Le premier, on l'a vu, prétend mettre le sein à la place⁴ du « phallus » — identifié au pénis en tant que modèle d'une partie du corps sur laquelle peut porter la castration métaphorique. Or le

2 Le lait, le sang et la voix évoqués à la suite du sein n'appartiennent pas au même ordre : ils sont sexuels sans être sexués.

3 Non seulement la « puissance » (arbitraire et cachée) des mères vaut bien le « pouvoir » (codifié et affiché) des pères, mais l'absence manifeste d'une capacité *procréatrice* naturelle et indubitable suscite chez le garçon un sentiment d'infériorité que compense difficilement l'*apparent* privilège dont le gratifie (?) son anatomie.

4 Déjà il n'est pas rassurant ni de bonne stratégie de remplacer quoi que ce soit par autre chose qui jouera le même rôle — par exemple l'homme « injustement dominateur » par une femme *ipso facto* injustement dominatrice.

LE DÉSIR DE LA VIERGE. HÉRODIADÉ CHEZ MALLARMÉ

sein n'est pas une petite chose *spectaculairement* présente/ absente ; il est double ; il ne s'inscrit pas sur le corps propre de l'enfant⁵ ; enfin, il ne peut pas être dérobé au père (ce qui est dans l'esprit de l'enfant une hypothèse fondamentale pour mettre en tension une bipolarité sexuelle). Le sein ne peut donc remplir les fonctions pulsionnelles et structurelles dévolues à l'emblème phallique.

La seconde tentation est moins frappante et plus inquiétante. À force de refuser que la décollation du prophète équivaille à une castration, l'auteure en vient à voir Jean Baptiste comme une tête délestée d'un corps encombrant :

ce serait moins vers le corps de l'homme que se porte ici le désir féminin (puisque son mouvement « naturel », ou premier, le porte vers la mère) que vers ce qui, chez l'homme, se soustrait aux lois de l'instinct et n'est donc pas susceptible de confondre besoin primitif et désir, ou mère et femme. C'est dans la mesure où il l'ignore, fasciné par les glaciers de ses hautes abstractions, qu'Hérodiade convoite le regard de Jean (p. 15).

Il se pourrait que ces visions éthérées retombent en une débâcle entraînant la réalité même, pulsionnelle, libidinale, sexuelle, du désir et du corps humain qui le porte, qui en vit. Où se profilerait le spectre de Jung...

En fait (c'est pourquoi j'ai si fort insisté), il n'était nullement nécessaire d'aller ruer contre un échafaudage théorique qui reste plus résistant qu'on ne pense. Tout le monde a compris que c'est l'Avant-propos que je citais, que c'est aux déclarations préliminaires que j'en avais : drapeau auquel je me rallie d'autant moins qu'il semble être brandi là pour des raisons inessentielles par rapport aux vrais objectifs qui dans la suite sont merveilleusement atteints, jusqu'à la pure joie de lire et de penser du neuf sur le désir de la *non-mère*.

Je sais bien que les meilleur(e)s n'échappent pas à leurs démons, que nos démons sont tous différents, volontiers adversaires ; il faut autant de cœur que de sang-froid pour, malgré le tohu-bohu de leurs querelles, écouter ici ce que l'un veut dire et exprimer là ce que l'autre peut entendre. Je répète donc en criant assez fort : voici un ouvrage d'une très rare qualité, écrit avec une passion qui fascine, riche en analyses lumineuses, illuminantes ; il faut n'être point dupe de quelques effluves d'anti-freudisme affectif, et se rendre sensible à la manière qu'il a si souvent de parler *au plus près de l'inconscient*.

Jean Bellemin-Noël
Université Paris VIII

5 Lors du sevrage il disparaît jusqu'à la puberté. Perdre la place qu'il a pu occuper inconsciemment durant la phase orale fusionnelle, comme appartenant à la fois à la nourrice et au bébé, constitue un « traumatisme » que l'angoisse de castration s'assimile après coup.

Pour un désir critique

Je voudrais d'abord remercier Jean Bellemin-Noël d'avoir lu mon livre avec attention et avec enthousiasme, d'autant que son accueil s'accommode généreusement des réserves que lui suggère sa « préférence viscérale » pour un « système », ouvrant ainsi un débat que je sais gré à *Études littéraires* d'avoir initié.

En considérant l'interprétation donnée par Mallarmé du mythe biblique de Salomé, j'ai posé dans *le Désir de la vierge* que la problématique maternelle (ou génésique, au sens large) et la question du souffle poétique (et par là, de l'oralité) m'apparaissent les deux piliers de ce texte inachevé que sont *les Noces d'Hérodiade*. D'une part, Mallarmé rebaptise Salomé du nom de sa mère, Hérodiade, et il introduit le personnage d'une Nourrice qui, au fil des rédactions successives, prendra une importance sans cesse croissante. D'autre part, l'investissement de Mallarmé dans ce mythe de la décapitation fut tel qu'il y donna littéralement sa vie, saisi d'un étouffement mortel devant le texte en chantier des *Noces*, où ne cesse de se questionner la genèse du chant poétique. Dans une œuvre aussi réflexive que celle de Mallarmé, il nous faut voir ce qui est interrogé là d'un rapport particulier à la langue, dans son articulation même avec le désir, inscrite au vif du corps.

Ma méthode, Jean Bellemin-Noël l'a bien compris, consiste en une écoute de l'œuvre mallarméenne qui fasse fi, le plus possible, de tout dogmatisme théorique. Mallarmé plus que tout autre aura refusé la tutelle d'une maîtrise unifiante qui refoule la contradiction ; c'est même le sens que je donne au radical mouvement de décapitation qui, dans *les Noces*, s'acharne contre les représentations les plus diverses : c'est tantôt la tête de Jean, tantôt le Chef-d'œuvre ; ici la cime d'un glacier, là le sein de la Nourrice... L'on pourra tout aussi bien, dans le langage de la psychanalyse, y reconnaître le phallus en tant qu'il serait sauf de la castration. J'ai voulu montrer en effet que le mouvement de rature opérant partout dans *les Noces*, et jusque dans leur facture textuelle, vise à faucher un à un tous les simulacres qui se donneraient pour incarnation de l'objet ultime du désir, et qui feraient miroiter le leurre d'une plénitude exempte d'en passer par la barre de la négation⁶. C'est ainsi qu'à la décollation du saint répondent des motions de privation du sein, mais qui ne risquent assurément pas, comme le craindrait Jean Bellemin-Noël, de « substituer le sein au pénis », parce qu'au contraire ces motions visent à retrancher tout objet agissant comme paravent sur la béance du désir — que le texte mallarméen cherche avant tout à exposer dans sa nudité.

Cela ne va pas sans risque, ni sans résistance à la perte. Il est vrai que *les Noces d'Hérodiade* mettent en scène un refus que « la décollation équivaille à une castration », comme l'a relevé Jean

6 Voir notamment les chapitres « Soleil cou coupé » et « le Fantôme et le joyau » dans *le Désir de la vierge*.

Bellemin-Noël, mais non par une tentation qui me serait personnelle, et sous l'influence occulte du « spectre de Jung ». Il s'agit plutôt du refus qu'oppose Jean Baptiste au désir d'Hérodiade, dans le dialogisme de l'écriture mallarméenne. C'est ce que propose notamment ma lecture du *Cantique de saint Jean*, et du poème *Ô désespérement* où Hérodiade lui donne la réplique : on y entend le désir d'une jeune fille qui, au seuil de sa puberté, cherche à assigner à la séparation un sens authentiquement sexuel, sens auquel elle reproche au prophète de se soustraire parce qu'il se voudrait tout autant une « tête délestée d'un corps encombrant », selon la formule forte de Jean Bellemin-Noël, qu'un corps délesté d'une tête encombrante ; mais en aucun cas divisé.

Derrière l'ascétisme virginal de Jean, en effet, derrière son détachement apparemment libéré de la servitude de l'objet, Hérodiade a tôt fait de débusquer une nostalgie du sein maternel que Jean déguise en froids « glaciers » de l'Idéal, et auxquels il ne feindrait de renoncer, dans le *Cantique* de la décapitation, que pour mieux se satisfaire par une incorporation de l'objet, préférant le signe à tout réel. Dans cette position particulière, une lecture psychanalytique tout à fait « classique » reconnaîtra que la symbolisation de la castration est compromise par une fixation au stade de la séparation orale qui aurait dû la préparer — question de genèse⁷. Le lecteur familier de Mallarmé, lui, reconnaîtra une structure récurrente dans toute son œuvre, et dont je crois que le poète entreprend dans *les Noces* la déconstruction pulsionnelle par une pratique d'écriture à fleur d'inconscient. S'il y met en procès le solipsisme de Jean, qui se donne comme une stratégie d'autosatisfaction procédant de pulsions aussi identificatoires qu'envieuses à l'endroit du corps maternel, c'est sans nul doute en écho direct à sa propre position à l'époque où, devant la maternité de son épouse Marie, il donnait naissance au projet d'*Hérodiade*, avec toutes les somatisations l'accompagnant et qui l'obligèrent à l'abandonner⁸.

7 Nulle hérésie à rappeler que le sein, dans la théorie freudienne, est le prototype des « objets partiels », détachables, qui s'inscrivent dans la chaîne des « équivalents symboliques » dont font aussi partie le pénis et l'enfant. Ces objets partiels se posent à la suite de ce qu'on appelle « les précurseurs de la castration » : séparations dont la première, après celle de la naissance, est la privation orale du sein, *avant-coup* d'une castration qui demeure, soulignons-le, un fantasme. À ce sujet, je renvoie à Jean Laplanche, *Castration, symbolisations*, Paris, PUF, 1980. Sur la nature sexuelle de l'activité de succion lors du stade oral et sur le rôle de l'étayage, on pourra lire les *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* de Freud, ainsi que l'interprétation qu'en font Laplanche et Pontalis, pour qui « l'expérience de satisfaction qui fournit le prototype de la fixation du désir à un certain objet est une expérience orale ; on peut donc faire l'hypothèse que le désir et la satisfaction sont à jamais marqués par cette première expérience » (« Stade oral », *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967). Sur la question de l'*avant-coup*, voir dans mon livre le chapitre intitulé « la Hantise des vols ».

8 À ce sujet, auquel est consacrée la première partie de mon ouvrage, je souligne l'importante note 3 de Jean Bellemin-Noël sur le fait que « l'absence manifeste d'une capacité procréatrice naturelle et indubitable suscite chez le garçon un sentiment d'infériorité que compense difficilement l'apparent privilège dont le gratifie (?) son anatomie ». Or la fonction procréatrice trouve sa représentation « naturelle et indubitable » dans l'évidence des seins — comme de la grossesse. Telle qu'elle se joue dans l'œuvre de Mallarmé, la problématique de la castration engage aussi ce « sentiment d'infériorité » masculin devant la féminité. Le texte des *Noces*, et tout ce qui le supporte dans l'œuvre, met au jour un désir d'être et d'avoir le sein, comme représentation d'une parfaite intégrité narcissique, le sein apparaissant un organe dispensateur de vie inépuisable (dont la marque présence/ absence s'inscrit par le flux du lait, dans la rythmique de la succion, premier *fort-da*, puis du sein lui-même alternativement donné et retiré).

Mais, telle est la beauté du texte mallarméen, la position de Jean atteint pourtant la *chance* d'une légitimité, puisqu'Hérodiade y reconnaît un miroir de sa propre fixation à la Nourrice — dont elle découvre du même coup le désir inassouvi. À la juste observation de Jean Bellemin-Noël sur le fait que « c'est la mère, à son insu, qui transmet à son enfant, fille comme garçon, le culte inconscient qu'elle voue au pénis "paternel" », le texte de Mallarmé me paraît ajouter la dimension cruciale du désir de la mère *pour sa propre mère*, ce qui originairement — et dans un recul généalogique proprement vertigineux — empêche le phallus d'être jamais à sa place, sinon dans la fracture même du désir qui l'indique. Cela signifie, et Jean Bellemin-Noël en mesurera toutes les implications, que c'est *sur* et *par* Hérodiade que la décollation de Jean me paraît atteindre à sa dimension de castration symbolique. Au sein plénier que rêve le prophète, elle répondra par son sexe ouvert sur la jouissance ; à la blancheur du lait maternel, elle opposera le sang de ses règles qui en signe à la fois la négation et la possibilité. Dans son articulation même avec le désir, toujours divisé, de la mère, la virginité peut accéder à une dimension véritablement féconde, en ce qu'elle constitue une motion critique dont Mallarmé n'aura cessé dans son œuvre d'indiquer la nécessité⁹. Toujours désirante car jamais comblée, la réserve virginale désamorce tout simulacre qui prétende combler le manque à être où repulse le désir. Qu'elle s'inscrive chez l'homme ou chez la femme, cette virginité est rebelle, hors loi, qui rappelle que le phallus n'existe que coupé, et qui en conteste farouchement les tenant-lieu postés par une idéologie du rassasiement.

Aussi est-ce de bon cœur, pour conclure, que j'admettrai n'avoir sans doute pas satisfait entièrement aux objections de Jean Bellemin-Noël, qui restent ainsi ouvertes comme l'expression d'une nécessaire exigence. Ses réserves supportent la protestation d'une « petite raison virile en foudre » (*Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*) — et c'est un autre visage de la pensée mallarméenne sur la notion de désir critique.

Monic Robillard
Montréal

⁹ Et cela, jusque dans la dimension spécifiquement poétique des *Noces*, où la question de la genèse de l'écriture s'intrique continûment à la dimension génésique dans son sens sexuel. Cette dernière, pour privilégiée qu'elle semble dans le présent débat, ne saurait en aucun cas constituer l'ultime « sens caché » du texte mallarméen, dont la teneur poétique serait la robe métaphorique : Mallarmé pensait les deux registres l'un par l'autre, c'est le but du *Désir de la vierge* que de le montrer.